

Élisabeth Blanc

## La jouissance de l'acteur

---

*La jouissance du jous-sens serait de vouloir accaparer le sens comme un objet, de saisir tout le sens sans équivoque, sans jeu de mots, sans le jeu de la lettre. Or on ne saisit jamais la totalité du sens. L'homme, être parlant, parl'être, pâtit du signifiant, il en subit l'équivocité et veut la recouvrir par un sens unique qui se révèle être une impasse. Il peut y avoir une certaine jubilation dans le mot d'esprit mais il y a aussi jouissance à subir l'effet du signifiant, à rester pétrifié dans l'entre-deux comme l'âne de Buridan qui en meurt. Le sujet est pris dans l'espace entre deux signifiants mais il s'abolit s'il se maintient dans cet espace sans faire bouger les signifiants, sans accepter de s'y perdre. S'y perdre c'est perdre l'objet déjà perdu et ce n'est pas l'abolition du sujet.*

---

La dernière fois avec Eric Sessoye, nous avons évoqué la jouissance mélancolique ou du moins très dépressive d'un comédien ego-centré comme le définissait Eric.

Aujourd'hui Fabien Duprat a évoqué les jouissances d'un comédien, je dirais d'un homme dans son boulot de comédien. Fabien/Fabio, à la fois psychanalyste et comédien, musicien et metteur en scène.

Je vais essayer pour ma part de me frayer un chemin dans la forêt touffue des jouissances de la manière volontairement la plus simple possible pour in fine évoquer ce que pourrait être la ou les jouissances de l'analyste ou d'un analyste. Peut elle être mise en corrélation avec le désir du psychanalyste qui est souvent considéré comme un lieu topologique?

Jouer/Jouir. La jouissance de l'imposture. (Je ne pense pas par contre qu'on puisse parler de l'imposture de la jouissance)

Nous avons vu tout au long du séminaire qu'il y avait plusieurs types de jouissances. Il y a de la jouissance partout et tout est jouissance tant la jouissance est liée au corps et à la vie. La jouissance traverse le corps, émane du corps.

Plaisir et jouissance :

Après l'opposition classique : principe de plaisir, principe de réalité, Freud nous a montré qu'il y avait un au-delà du principe de plaisir, que le plaisir n'était pas forcément ce qui nous guidait, le plaisir pouvait se transfor-

mer en douleur et que la douleur pouvait être recherchée comme telle, sous l'effet de la pulsion de mort, la douleur c'est aussi une manifestation de la vie.

Cette douleur, Lacan la nomme jouissance. Le désir, moteur de vie cherche le plaisir mais rencontre aussi la douleur et la mort.

Éros ne va pas sans Thanatos. Pulsion de vie et pulsion de mort ne sont qu'un seul et même mouvement. (Se mettre sous la couette, y rester ou en sortir !)

- Le plaisir : manger un morceau de chocolat

- La jouissance au-delà de ce plaisir c'est manger, de manière compulsive, toute la tablette jusqu'à se rendre malade.

Cette jouissance est répétitive, addictive, comme dans la consommation de drogues ou l'alcoolisme.

C'est bien sûr dans notre vie sexuelle que la démonstration est la plus évidente. Le sexe c'est la vie et c'est la mort.

On distingue habituellement jouissance phallique et jouissance Autre mais la distinction n'est pas si évidente.

- La jouissance phallique, jouissance de l'organe donc limitée, liée au plaisir sexuel, permet, semble-t-il, la rencontre de l'autre, jusqu'à l'acmé dans l'orgasme où on lâche tout et où on atteint une plénitude, cette plénitude ressentie est-elle une fusion avec l'autre ou une fusion avec soi-même, est-ce une abolition de soi ? Mais, comme dit aussi Freud : *post coitum animal triste*, à ce moment-là, plaisir et jouissance sont confondus, on appelle cela la petite mort.

— Pour la jouissance Autre c'est très complexe :

La jouissance dite féminine ou jouissance Autre qui serait plus vaste car elle émane de tout le corps. Une jouissance supplémentaire. Est elle limitée ?

La jouissance Autre ou jouissance mystique qui s'offre à l'Autre, le corps n'est plus que déchet tombé pour la jouissance de Dieu, le corps est mortifié, flagellé dans une jubilation extatique comme l'atteste le sourire de sainte Thérèse dans la statue du Bénin ! Mais est-ce que Dieu jouit ? Dans la jouissance de Dieu, « de » est il objectif ou subjectif ? Est-ce Dieu qui jouit de Thérèse ou Thérèse qui jouit de Dieu ?

De même dans la jouissance perverse quand le pervers instrumentalise le petit autre pour l'abolir en tant que sujet, il fait surgir l'objet et provoque son angoisse. Qui jouit ?

La limite entre plaisir et jouissance est assez floue.

La différence serait elle entre une jouissance illimitée et une jouissance qui rencontrerait une limite ; s'il y a limite, y a-t-il encore jouissance ?

Désir et Jouissance

La jouissance s'oppose au Désir. La loi marque la limite, l'interdit. Selon les préceptes pauliniens c'est la loi qui crée le désir, l'objet interdit devient désirable, mais il est interdit parce que déjà perdu, les objets ne sont que des leurres et prétendre posséder l'objet réel est une forme de jouissance.

Il y a loi et loi : la loi des hommes, la loi juridique, la loi de Créon et

puis la loi du Désir, la loi d'Antigone sur laquelle on ne peut pas transiger. Cette loi d'Antigone que Lacan situe dans l'espace de l'entre-deux morts. Lacan parle de Désir pur, il reviendra là-dessus.

Pour Guyomard, il s'agit là encore de jouissance, il la nomme *La jouissance du tragique*. Mais Lacan préférerait situer la jouissance sur le terrain du comique.

Lacan a fait de la jouissance un concept (Nestor Braunstein : *la jouissance, un concept lacanien*), il montre que la jouissance est aussi ou d'abord un effet de notre relation au langage.

Lacan va s'appuyer sur Freud et son au-delà du principe de plaisir pour étendre le champ de la jouissance, en faire véritablement le champ lacanien.

Il reprend l'interdit de jouissance lié au meurtre du père de la horde, en l'élargissant, la jouissance totale est d'abord impossible avant d'être interdite : l'interdit de jouissance est avant tout l'effet de la loi de langage, elle est interdite.

Précisons les définitions :

L'objet c'est donc l'objet perdu, cause du Désir et moteur du langage, le sujet c'est le sujet de l'inconscient, toujours divisé parce que pris entre deux signifiants, le sujet c'est ce que représente un signifiant pour un autre signifiant. La jouissance c'est l'abolition du sujet devant le surgissement de l'objet et la pétrification du langage.

Alors ce qu'il nomme jouissance féminine serait une tentative de transgression de cette loi avec l'effet majeur qu'on ne peut rien en dire. Le féminin touchant la folie. Folie et pas psychose !

(Lire à ce sujet : *Les di (t) mensions de la jouissance* de Patrick Valas)

La jouissance du jouis-sens serait de vouloir accaparer le sens comme un objet, de saisir tout le sens sans équivoque, sans jeu de mots, sans le jeu de la lettre. Or on ne saisit jamais la totalité du sens. L'homme, être parlant, parl'êtré, pâtit du signifiant, il en subit l'équivocité et veut la recouvrir par un sens unique qui se révèle être une impasse. Il peut y avoir une certaine jubilation dans le mot d'esprit mais il y a aussi jouissance à subir l'effet du signifiant, à rester pétrifié dans l'entre-deux comme l'âne de Buridan qui en meurt. Le sujet est pris dans l'espace entre deux signifiants mais il s'abolit s'il se maintient dans cet espace sans faire bouger les signifiants, sans accepter de s'y perdre. S'y perdre c'est perdre l'objet déjà perdu et ce n'est pas l'abolition du sujet.

Lacan s'appuie aussi sur le droit pour élaborer son concept de jouissance.

Au sens juridique la jouissance est liée à la possession ou propriété d'un objet, on en distingue trois niveaux : l'usus, l'usage, c'est-à-dire l'utilisation de l'objet, le fructus, les fruits liés à cet usage, ce que l'on obtient de l'objet et l'abusus qui est la possibilité de vendre ou de donner cet objet, de s'en défaire. Le plus de jouir serait cet excès, cette plus-value dans le commerce de l'objet.

La question posée est de savoir s'il y a une jouissance actuelle spéci-

fique liée à notre mode de vie. L'actuel serait daté comme le dit Chemama mais il y a de l'acte dans l'actuel. Aujourd'hui on dit que nous sommes les acteurs de notre vie, que nous sommes des consommateurs. Quelle jouissance cela suppose-t-il ? Une toute-puissance alors qu'on n'a jamais été aussi conditionnés. Une jouissance liée à notre mode de consommation de l'objet où tout est exigé dans l'immédiat et sans limites, où l'on accumule des objets de manière pulsionnelle et addictive ? Où l'autre devient lui-même objet de consommation. Une société sans sujets. Mais cette accumulation d'objets en pure perte, qui finit en déchets, est-elle offerte en sacrifice, en holocauste, en potlatch et en jouissance à un grand Autre, Dieu tout-puissant, exigeant toujours plus, *le divin marché* comme le nomme Dany Robert Dufour. Ou bien tout est-il recyclable sans qu'il n'y ait jamais de perte comme le préconise l'économie circulaire ! La jouissance est partout.

### JOUISSANCE ET IMPOSTURE

Pourquoi associer jouissance et imposture ? Y a-t-il aujourd'hui une imposture différente, quelle en serait la teneur ? Alice Massat parle du *succès de l'imposture* à notre époque, lié à l'importance de l'image et de l'image virtuelle, même si l'imposture a toujours existé.

Une imposture consiste en l'action délibérée de se faire passer pour ce qu'on n'est pas, ou de faire passer une chose pour ce qu'elle n'est pas. La nature d'une chose ou d'une personne se révèle en définitive différente de ce qu'elle laissait paraître ou croire.

L'imposture c'est prendre la place ou l'identité d'un autre pour tromper et profiter des privilèges de cette place. Usage de titres pour se faire passer en général pour quelqu'un d'important ou plagiat où l'on utilise le travail d'un autre pour se l'approprier et en tirer des avantages ou une reconnaissance indue.

Je voudrais aussi opposer les termes de posture et d'imposture à partir du radical : poste : un terme polysémique s'il en est puisqu'il n'a pas moins de 24 synonymes notamment : affectation, emploi, fonction, lieu, place, position, habitacle, situation, etc.. Peut-on occuper différents postes ?

### IMPOSTURE ET MALENTENDU

En psychanalyse on connaît l'importance structurelle du malentendu, liée à la disette des mots, c'est-à-dire la misère des mots qui ne disent presque rien sur les choses mais en disent plus sur nous-mêmes qu'on ne l'entend habituellement. J'aime bien ce mot de disette qui nous renvoie à la famine mais aussi pourquoi pas à la diseuse de bonne aventure qu'est la langue. (*L'imposture des mots* de Yasmina Khadra.)

Nous sommes pétris de langage, des parl'êtres mais peut-on être propriétaire d'un mot, d'un texte ? Qu'est ce que le plagiat littéraire ? Du Bellay écrivait déjà en 1550 : « je me vante d'avoir inventé ce que j'ai mot à mot traduit des autres ». Écrire c'est faire sien le langage, ce langage qui nous vient de l'Autre. (Michel Schneider : *Voleurs de mots*.)

Y a-t-il imposture à s'approprier les mots des autres ? Tous les mots, le langage nous vient de l'Autre.

Évidemment de nos jours on pratique beaucoup le copier-coller qui est détestable mais c'est différent du fait d'utiliser les mots qui sont de toute façon déjà là, les mots les plus usés peuvent toujours être renouvelés, c'est aussi le miracle de la langue. Les mots qu'on a reçus, il faut se les approprier, c'est une nécessité mais il y a imposture à vouloir s'approprier un savoir, le savoir est fuyant, volatil et doit le rester : il y a imposture à vouloir imposer un sens, à faire du savoir une vérité absolue, un dogme. On pourrait évoquer l'imposture des idéologues et des doctrinaires dogmatiques, des experts en tout omniprésents dans l'univers médiatique, certains de détenir la vérité et la totalité du sens, et même s'ils se trompent souvent, ils ont l'arrogance et le mépris de nous renvoyer à notre propre ignorance sans se remettre en question dans la suffisance de leur personne.

Il n'y a pas pire imposture que la posture du sachant, et la posture renvoie à l'image : on prend la pose pour être vu. (À la télé ou dans les médias !) La jouissance de la posture.

Imposture de l'image. On sait combien l'image peut être trompeuse. Là aussi, il faut distinguer entre la tromperie, la manipulation de l'image et le malaise ressenti devant sa propre image : on a parfois du mal à se reconnaître dans l'image que le miroir nous renvoie. On croit donner une certaine image et c'est un retour inattendu auquel on assiste. L'autre nous voit différemment et c'est déconcertant.

L'imposture indique donc aussi un certain malaise, le sentiment d'imposture voire d'illégitimité est fréquent chez certaines personnes, elles ne se sentent pas à l'aise à cette place assignée par l'autre ou ressentent un malaise dû à un défaut de reconnaissance.

Le mot imposture provient du latin *imponere* : « abuser quelqu'un ». C'est-à-dire qu'il faut distinguer le sentiment d'imposture, le sentiment de ne pas être à son poste et l'imposteur qui abuse délibérément son entourage.

Dans un monde de l'apparence, l'imposteur est roi. Pour R.Gori (*La fabrique des imposteurs*) c'est l'impérialisme mondial de la norme et des systèmes d'évaluation qui suscitent l'imposture et la fait proliférer. La norme c'est le poste assigné à chacun.

Son utilisation en tant que mode de manipulation peut être anodine et limitée, mais obéit aussi dans certains cas à des desseins d'escroquerie ou de propagande.

L'imposture de l'analyste. (*L'imposture perverse* de Serge André)

Dans l'analyse, l'analyste est mis par le transfert à une place de sujet supposé savoir, c'est un levier formidable pour faire advenir la parole de l'analysant dans un climat de confiance et de relâchement, il s'agit pour l'analyste « de faire comme si sans se prendre pour » selon la formule de ma jeune collègue, Anne Lise Molinari et à terme, l'analyste devra déchoir de cette place du savoir qui sera réappropriée par l'analysant qui devra alors se

débrouiller avec son savoir inconscient.

Je sais bien mais quand même : cette formule d'Octave Mannoni pour définir la structure perverse est applicable à certains analystes qui maintiennent leur position de supposé savoir pour assujettir leur analysant et garder une place de maître. On retrouve là la jouissance de position dominante du sachant

L'analogie de structure entre l'analyste et le pervers a été mise en évidence par Serge André, notamment en ceci que ce que visent aussi bien l'analyste que le pervers c'est la faille subjective de l'autre, pour le pervers c'est la destitution subjective, le vacillement de l'identité et l'angoisse qui s'en suit, pour l'analyste c'est la remise en question et le retournement subjectif, la redistribution des cartes et la relance signifiante.

La différence essentielle concerne surtout la question de la jouissance. Pour un pervers, sa jouissance concerne l'objet regard, il jouit de voir l'angoisse de l'autre.

Pour l'analyste, il s'agit de ne pas jouir. La jouissance lui est interdite.

Il y a deux écueils dans une direction de cure : la technicité et la vertu, la vertu qui est souvent le voile de la perversion, toutes deux amènent un certain type de jouissance, c'est son Désir d'analyste qui doit le guider.

Mais ce que montre Serge André en abordant la question du désir de l'analyste, essentiel pour le déroulement d'une cure et le traitement du transfert, c'est que le désir de l'analyste n'est pas un désir pur.

Plutôt que de parler de transfert et contre transfert cette question du désir pur me semble plus intéressante. Comme tout désir le désir de l'analyste est soutenu par un fantasme, souvent celui d'obtenir une « belle » analyse ! Un peu à la manière des Grecs qui désiraient une « belle » mort !

Belle analyse en maîtrisant parfaitement la théorie et la technique : l'analyste demeure le sachant : danger de jouissance perverse par la manipulation de l'analysant pour faire jouir le grand Autre devant la beauté d'une telle analyse ! (Je publie !!)

Ou bien alors le fantasme masochiste du sacrifice par l'idée que la fin de cure ferait de l'analyste un simple déchet, une merde, là aussi, jouissance de l'analyste qui s'offre à la jouissance de l'Autre ! Dans les deux cas on mesure le degré de jouissance.

Une fin d'analyse, d'une « belle » analyse, c'est souvent :

- soit guérir le symptôme, ou lui assigner un sens, on sait ce qu'il en est, c'est l'analyste sachant guérir,

- soit toucher la cause originelle et finale à la fois : la passion de la cause, l'objet a, la recherche de ce point ultime pour atteindre par la parole ce réel qui par essence échappe à la parole, l'analyste se confondant avec l'objet a, devenant déchet.

Le désir d'analyste permettrait peut-être tout simplement de pouvoir se laisser surprendre par une fin d'analyse. L'analyste comme le dit Safouan doit se trouver affecté et surpris par la parole de l'analysant. Le désir de l'analyste devrait l'aider à pouvoir se maintenir dans une position toujours décalée.

Alors c'est quoi la fin de cure ? Une fin de cure suffisamment bonne serait celle où chacun, analyste et analysant se retrouvent un peu décalés par rapport à leur place du début d'analyse, donc dans une certaine imposture. Cette mise à distance permettant de relativiser le symptôme et de réarticuler les discours pour se sentir un tant soit peu en adéquation avec soi-même ou du moins dans une certaine dynamique, de redonner un peu de souplesse à sa vie de dédramatiser comme le voulait Freud pour ses patientes hystériques...

Je pourrais évoquer évasivement une fin d'analyse qui m'a particulièrement surprise : cet analysant subissant et jouissant son symptôme de manière addictive, le laissant passif et inhibé incapable d'agir, et puis il a réussi à transformer ce symptôme en s'appuyant sur lui pour inventer sa vie et la manière de la gagner. Voilà effectivement une manière de retourner le symptôme pour en faire une dynamique, un moteur de vie proprement surprenant.

Roland Gori : *La fabrique des imposteurs* LLL

Serge André : *L'imposture perverse* Seuil

Alice Massat : *Le succès de l'imposture* Odile Jacob

Michel Schneider : *Voleurs de mots* tel Gallimard

Patrick Valas : *Les di (t) mensions de la jouissance* Erès

Nestor Braunstein : *La jouissance, un concept lacanien* Erès